

hors ligne de violoncelliste dont il avait conscience évidemment, mais qu'il n'avait pas encore eu l'occasion de produire. Son caractère gai, son esprit essentiellement parisien, lui conquièrent bien vite des amitiés dans le monde des journalistes et de grandes sympathies parmi les artistes.

Cependant, ne sachant trop à quelle décision s'arrêter pour arriver à faire parler de lui et à gagner un peu d'argent, il se décida à donner des concerts dans les salons. Ces débuts lui procurèrent quelques déceptions, mais son courage s'accrut à la suite de ses mécomptes, et, dès qu'il avait connaissance de l'organisation d'un concert, on le rencontrait avec sa basse, toujours prêt à faire sa partie. On l'acceptait volontiers, mais on le payait peu ; ce n'était guère l'affaire d'un jeune homme comme lui.

Voulant se mettre à l'abri des incertitudes de l'existence et s'abstenir d'aller à la conquête d'un cachet, par des démarches souvent froissantes pour son amour-propre d'artiste, Offenbach rentra dans l'orchestre de l'Opéra-Comique, à la suite d'un concours.

Il fut admis aux appointements de 83 francs par mois.

Cependant, le nom d'Offenbach commençait à se répandre parmi le monde des théâtres. Le jeune violoncelliste ne cessait de travailler à des compositions dont l'exécution, il est vrai, n'avait pas de dates assignées, mais il espérait bien que tôt ou tard ses travaux ne seraient pas inutiles.

Il avait fait la musique d'un vaudeville intitulé *Pascal et Chambord*, qui obtint un certain succès. Plus tard, en 1845, il fit représenter au théâtre de la Tour d'Auvergne un opéra-comique qui passa pour sa première pièce : *l'Alcôve*. Ses concerts, ses chansonnettes, ses mélodies, commençaient enfin à faire connaître le jeune musicien, lorsque, en 1847, il fut appelé à prendre le bâton de chef d'orchestre au Théâtre-Français.

La maison de Molière ne prêtait guère aux inspirations musicales du nouveau chef d'orchestre ; mais, avec sa verve endiablée et l'immense désir d'arriver, Offenbach essaya plusieurs de ses productions, si bien qu'un jour Alfred de Musset ayant à faire chanter des couplets dans le *Chandelier*, qu'on répétait, le pria de le mettre en musique ; ce fut ainsi qu'il composa la *Chanson de Fortunio*, mélodie délicieuse qui, plus tard, donna lieu au charmant opéra-comique que tout le monde a vu jouer.

Quelque temps après la Révolution de 1848 étant arrivée, Offenbach eut des loisirs forcés. Il les employa à travailler. Sept années s'écoulèrent dans un labeur constant, car, malgré les refus qu'il avait éprouvés de la part des directeurs de théâtres de chant, il n'éprouva jamais aucun découragement, tant il avait foi en lui.

Il imagina alors de se faire jouer dans son propre théâtre et, pour y parvenir, il s'empara de la salle Lacaze, située aux Champs-Élysées, à la porte du Palais de l'Industrie, et qui justement était à louer. Il fit construire le théâtre des Bouffes-Parisiens, et le 5 mai 1855 la première représentation y fut donnée. Les *Deux Aveugles* étaient la pièce d'ouverture.

Depuis cette époque, il a produit un nombre considérable de pièces ; la nomenclature en est trop connue pour être reproduite ici.

A la centième représentation de la *Fille du Tambour-Major*, sa dernière pièce, il porta le toast suivant :

— Je bois à la centième du *Tambour-Major* et en même temps à ma centième pièce.

Il y a quelques années, Offenbach avait pris la direction du théâtre de la Gaîté. Il y fit représenter les œuvres des auteurs les plus en vogue, notamment le *Gascon*, de Théodore-Barrère et de Poupart Davyl ; la *Jeanne d'Arc* de Jules Barbier et de Gounod, la *Haine*, de Sardou, etc.

Bientôt après il partit pour l'Amérique où il alla donner des concerts ; c'était en 1876, il y passa près d'une année ; il s'en retourna satisfait et comme succès et comme argent. A son retour, il publia la relation de cette excursion sous le titre de : *Notes*

d'un musicien en voyage. Sa bonne humeur et son esprit ont fait le succès de ce livre.

Bien qu'il soit inutile d'insister sur la bienfaisance si connue d'Offenbach, rappelons qu'un jour, dans une ville d'eau, il fut accosté par un petit mendiant qui lui demanda l'aumône. Le maestro fouilla dans ses poches ; le trente et quarante les avait mises à sec.

Mais, sans perdre de temps, il entre dans un bureau de tabac, toujours suivi de son petit mendiant, prend une feuille de papier, trace à la hâte des portées, improvise séance tenante un morceau de musique et le signe.

— Tiens, fait-il en le donnant au petit bonhomme, va porter ça chez le marchand de musique et garde la monnaie.

PENSÉES

— Plus l'homme s'élève par l'amour, plus il s'abaisse par la haine.

— La vie est un lien qui se brise ici-bas pour se rattacher là-haut.

— Le plus grand patriote est souvent recouvert du plus grand mépris des siens.

— La joie est une amie qui a son séjour dans les régions lointaines de l'amour et du bien.

— Les plaisirs sont des rochers qui bordent l'abîme de la souffrance !

— Le cœur est la tombe des secrets !

— Les trésors sont des fantômes éblouissants, ils n'ont ni cœur ni esprit et ne peuvent en donner aux hommes.

— L'égoïsme est une arme qui blesse d'abord celui qui la possède avant de blesser les autres.

— Ceux qui parlent le plus sont souvent ceux qui pensent le moins. Ils n'ont pas le temps de penser, car ils parlent sans cesse.

— Plus un homme est juste, plus il est patient ; plus il est préjugé, plus il est positif ; et plus il est vertueux ou savant, plus il est modeste.

— La science est un grand fleuve, plusieurs pêchent dans ses eaux sans s'y enrichir.

— Le beau, le bon, le grand et le sublime sont des êtres cosmopolites, ils sont de l'univers.

— Les livres sont nos meilleurs amis, car ils ne peuvent jamais devenir nos ennemis.

— C'est dans la solitude que la pensée règne suprême, comme une reine ambitieuse qui a pour courtisans le travail, l'espoir et le génie.

— La politique est souvent le partage de ceux qui ont manqué leur vocation.

— La mort est la couronne des infortunés et le tombeau des souffrances humaines.

— L'histoire est un monument à l'ombre duquel viennent revivre toutes les folies humaines.

— L'historien est un chimiste qui analyse et un anatomiste qui dissèque.

— La postérité est un juge inflexible qui prononce des arrêts sans appel.

— La douleur est l'ami de la vertu, elle fait songer l'humanité aux fautes qu'elle a commises.

N.-A. DUBUQUE.

PARDON DES INJURES

Si quelqu'un nous blesse et nous nuit,
Quelque grande que soit l'offense,
Laissons l'espace d'une nuit
Entre l'injure et la vengeance ;
L'aurore à nos yeux rend moins noir
Le mal qu'on nous a fait la veille ;
Et tel qui s'en venge le soir,
En est fâché quand il s'éveille.

PANARD.

A M. LOUIS-H. FRÉCHETTE

A L'OCCASION DU COURONNEMENT DE SES POÉSIES PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

O barde canadien, j'ai tressailli d'orgueil
Quand je t'ai vu quittant notre sol poétique,
Confier ton esquif aux flots de l'Atlantique,
Qui, fiers de te porter, n'eurent plus un écueil.

Et la France, toujours loyale et sympathique,
En te voyant franchir son plus glorieux seuil,
Fit éclater soudain un hurra frénétique,
Et l'immortel Musset fiémit dans son cercueil.

Et Paris, géant qui sur le monde rayonne,
Posa sur ton beau front la sublime couronne
Que déjà tu rêvais enfant au grand dessein....

W. CHAPMAN.

Mais tu reviens fouler cette plage enchantée
Que ta lyre divine a si souvent chantée....
Et la patrie accourt te presser sur son sein.

Gilbertville, Beauce, octobre 1880.

UNE ÉGLISE NATIONALE

On lit dans le *Courrier du Canada* :

L'église de Notre-Dame des Victoires, modeste en apparence, est précieuse en tant qu'il s'y rattache des souvenirs historiques d'une grande importance et par l'ancienneté de sa fondation qui remonte à près de deux siècles. Bien qu'exposées à la destruction lors des divers sièges que Québec eut à subir, ses murailles ne furent jamais complètement détruites, et même après l'incendie de 1759, il en resta encore quelques débris notables. Lors de son érection, on l'avait appelée Notre-Dame de la Victoire, mais quelques années plus tard, en 1711, dans une assemblée des citoyens de Québec, il fut décidé qu'on ferait une quête pour construire le portail de cette église, et qu'on la désignerait sous le vocable de Notre-Dame des Victoires.

Demain, 17 octobre, on doit célébrer dans cette église la fête de Notre-Dame des Victoires. Depuis 1690, lors de la victoire mémorable des Français remportée sur l'amiral Phipps, on n'a pas oublié chaque année, à pareille date, d'aller remercier la Vierge Immaculée de la protection qu'elle a toujours accordée à ce pays. Mais à 190 années de distance, on a pu oublier les événements remarquables qui ont amené la consécration de ce monument à Notre-Dame. Il est donc à propos de rappeler à l'occasion de cette fête les souvenirs qui s'y rattachent. Nous empruntons à l'histoire le récit suivant que le *Nouvelliste* rapporte avec fidélité :

« C'était en 1690. La vaillante population de l'Acadie, n'espérant plus rien du sort de la guerre, venait de passer à l'Angleterre. Cette conquête ne satisfait point pourtant l'ambition démesurée de la fière Albion. Elle jette encore un regard d'envie sur la Nouvelle-France et en rêve la possession. Une flotte de 35 voiles, sous les ordres de l'amiral Phipps, est immédiatement mise en mer. En même temps, une armée de 3,000 hommes, composée d'Anglais et d'Iroquois, doit attaquer Québec. Les vents et le manque de pilotes font subir à la flotte ennemie quelques retards. Le gouverneur Frontenac en profite pour faire des retranchements et élever des fortifications. Le 16 octobre, la flotte anglaise paraît enfin devant la ville. On la voit se séparer, les plus petits bâtiments se rangent le long de la côte de Beauport, les autres tiennent le large. Sur les dix heures du matin, une chaloupe se détache du vaisseau amiral et se dirige vers le rivage. C'était un parlementaire. M. de Frontenac envoia à sa rencontre un officier qui lui bande les yeux et le conduit au fort en lui faisant faire mille détours. Le bruit qu'il entend le persuade que l'amiral a été induit en erreur en croyant que Québec était dépourvu de canons et de retranchements. La surprise du parlementaire fut encore plus grande lorsqu'on lui ôta le bandeau et qu'il aperçut la salle remplie d'officiers à la contenance ferme et assurée.

« Aussi, est-ce en tremblant qu'il présenta sa sommation qui demandait la reddition de la ville. Un cri d'indignation

s'éleva aussitôt parmi les officiers. Le parlementaire demanda au gouverneur une réponse par écrit, mais celui-ci lui dit : « Je vais répondre à votre maître par la bouche du canon. » Le parlementaire part et de suite l'on commença à tirer d'une des batteries de la Basse-Ville. Du premier coup de canon, le pavillon de l'amiral est abattu. Phipps ordonne le feu à son tour. 1,500 hommes de troupes anglaises débarquent sur le rivage, mais elles sont, au bout de quelques heures, mises en déroute par les Canadiens. Le bombardement de la ville dura quatre jours, après quoi l'amiral Phipps, découragé, lève l'ancre. Les pertes des Anglais se montèrent à 600 hommes, dix vaisseaux et beaucoup de munitions de guerre.

C'est en mémoire de cet événement qu'on donna à l'église de la Basse-Ville le nom de Notre-Dame de la Victoire, en reconnaissance de la protection que leur avait accordée la Sainte-Vierge.

« En 1711, les Anglais tentèrent de nouveau la conquête du Canada. Au mois d'août, une flotte nombreuse, sous la direction de l'amiral Walker, pénétra dans le golfe du St-Laurent. Jamais, peut-être, notre pays n'avait été menacé d'un aussi grand péril. La Providence le sauva une seconde fois. Dans la nuit du 22 août, une tempête éclata et dispersa les vaisseaux ennemis sur la côte. Huit des plus gros vaisseaux furent brisés sur des écueils. Le tonnerre tomba sur un autre. Le lendemain matin, les cadavres de plus de neuf cents malheureux jonchaient le rivage. Après ce désastre, un conseil de guerre s'assembla et l'on décida d'abandonner le siège de Québec.

« Après cette seconde retraite, l'on changea le nom de Notre-Dame de Victoire en celui de Notre-Dame des Victoires. »

AVIS DE L'ADMINISTRATION

Nos abonnés savent que nos conditions sont pour argent comptant. Nous avons droit d'exiger d'eux \$3.50 au lieu de \$3 pour leur abonnement quand ils ne paient pas d'avance. L'année achève, et un grand nombre n'ont pas encore payé. Nous avons donc le droit de réclamer d'eux la somme de \$3.50. Mais nous voulons bien encore leur donner une chance de se racheter : qu'ils paient sans plus de délai et nous épargneront le trouble d'envoyer un collecteur, et nous accepterons les \$3.00. On admettra que nous ne pouvons faire plus pour les obliger et leur donner les moyens de s'acquitter de ce qu'ils nous doivent.

On nous demande quelquefois de faire ceci, de faire cela, mais on oublie que, considérant la manière dont un grand nombre nous paient, nous aurions le droit de faire moins que nous ne faisons, nous donnons trop pour ce qu'on nous donne. Les journaux illustrés des autres pays comptant leurs abonnés par dizaines de mille, et publiant des annonces pour un montant considérable, sont dans des conditions bien différentes pour faire de grandes dépenses. Cependant, nous faisons plus qu'eux relativement. Nous nous proposons d'organiser un comité de collaborateurs, fort et populaire, et de faire certaines améliorations, mais il faut qu'on nous donne les moyens de faire ces changements dans l'intérêt du public. Nous espérons donc que ceux qui nous doivent vont se hâter de nous payer pour profiter de la réduction que nous leur offrons, et qu'ils vont nous envoyer d'autres abonnés afin de nous permettre d'opérer les réformes que nous avons en vue.

Les abonnés qui ont droit à la prime (c'est-à-dire ceux dont l'abonnement est payé jusqu'au 1er janvier prochain) et qui ne l'ont pas encore reçue, sont priés de nous en informer de suite.

Sur le boulevard :
— D'où arrives-tu ainsi, mon vieux copain ?
— De chez un créancier. J'ai eu rudement de la peine à lui faire accepter un peu d'argent.
— Tu m'étonnes, pourquoi donc ?
— Parce qu'il en voulait beaucoup.